

LÉcosse, où j'ai plusieurs fois séjourné, m'a toujours si fortement séduit par sa beauté sauvage qu'elle demeure dans ma mémoire comme l'une des plus belles contrées du monde. Les paysages m'émeuvent bien au-delà des *moors*, car mon âme s'y imprègne de l'envoûtante magie des lieux. Quand bien même y aurait-il, entre la froide humidité des landes et la sécheresse brûlante des djebels de ma naissance, un abîme que rien ne comblera jamais, la tranchée entre les deux mondes, en me renvoyant à mes chimères, les rapproche ? L'opposition des climats stimule mon imagination. Mes rêves s'épanouissent, ma nostalgie vogue, mes visions se précisent. Je sais trouver là-bas où poser mon regard intérieur.

L'hiver dernier, mon quotidien me pesait tant qu'il ne me restait plus qu'à le fuir. Submergé par mon désir d'évasion, je réservai, pour le mois de mai, une chasse au chevreuil en Écosse. L'agence parisienne, organisatrice de mon séjour m'avait assuré de la tranquillité du manoir où je résiderais. J'y serais le seul occupant des lieux et je n'y serais pas dérangé. La perspective de vivre, l'espace de quelques jours, au milieu des *moors*, comme un vieux propriétaire écossais chassant sur les 10 000 hectares de ses terres avec "ma" cuisinière et "mon" garde-chasse, me séduisait.

Quelques mois plus tard, j'atterris à l'aéroport d'Édimbourg avec



mon sac de voyage, mais sans arme. Le chevreuil n'étant pas redouté pour sa charge, la carabine du garde-chasse fera l'affaire. Le chauffeur, envoyé par le domaine, m'attend dans le hall des arrivées. Il a la carrure et la gueule de John Wayne, les bottes et le cheval en moins. Au sortir de l'aéroport, nous nous embarquons dans son break en direction du nord. Le vent d'ouest disloque le couvert nuageux pour laisser place à de courtes éclaircies. Depuis l'autoroute, je scrute la dispersion des nuages dans le ciel changeant. Plus loin, nous nous engageons sur des routes secondaires, les collines affichent leurs courbes semblables à celles de jeunes Anglaises sommairement vêtues sur les terrasses des cafés du midi de la France. Les forêts de sapins s'assombrissent sous le passage des nuages. Les verts tendres des bois d'épicéas s'illuminent sous les flèches

du soleil printanier. Dans le lointain, les sombres bosquets de bouleaux, de frênes et d'ormes s'immiscent parmi les verts des champs de luzerne, de blé et de seigle. Les jaunes éclatants des colzas en fleurs attirent irrésistiblement mon regard. On traverse de petits villages aux maisons basses. Des vasques emplies de fleurs colorent les murs de pierres. Les blancs encadrements des fenêtres mansardées crèvent les toits ardoisés. La largeur de la route s'amenuisant, apparaissent les vastes prairies mouchetées par les têtes noires des moutons. Au détour d'un virage, un château veille, il demeure le symbole d'une gloire éphémère.

Le chauffeur à ma droite, sombre comme une pinte de Stout, concentre son attention sur la route. J'essaie de nouer la conversation, mais il a un tel accent que nous nous comprenons difficilement. Des silences

CHEVREUIL EN ALBERTE DANS LES BRUYÈRES EN FLEURS. ET, PAGE DE DROITE, STALKER EN TRAIN DE JUMELER À FLANC DE MONTAGNE. LA VALLÉE EST SI BELLE QU'ON OUBLIERAIT PRESQUE D'Y CHASSER !

BARNEYS

"Je suis le roi d'Écosse"

*reportage Jean-Louis Lombart
photos Léopold Amory*

ON VIENT DANS LES HIGHLANDS POUR LES GROUSES, LES CERFS, LE SAUMON, PLUS RAREMENT POUR LES CHEVREUILS. C'EST UNE ERREUR TANT LA CHASSE Y EST SOMPTUEUSE ET DIFFICILE.



"Je suis le roi d'Écosse"



PHOTOS: JEAN-LOUIS LOMBARDI - AUGUSTIN NOTTE

L'ENTRÉE DU MANOIR. CI-CONTRE, À GAUCHE, LA FAÇADE SUD DE TULCHAN LODGE, VUE DE LA RIVIÈRE. EN DESSOUS, LE MANOIR DU HAUT DE LA MONTAGNE, COMME PELOTONNÉ DANS SON BOSQUET.

s'installent entre nous. Je m'abandonne à la rêverie. L'âme de l'Écosse grandit sous mes yeux avec l'ascension vers le ciel aux landes jaunes et brunes. Deux heures plus tard, nous quittons l'asphalte pour une route de terre aux nombreuses ornières, un peu comme en Afrique lorsque l'on laisse le goudron pour la piste. Nous franchissons enfin les piliers de granit rose de l'entrée du domaine pour emprunter une large allée bordée d'arbres aux pieds égayés par les bouquets éclatants de jonquilles.

Nous y sommes: Tulchan Lodge a été construit par un comte écossais vers 1870. La grande bâtisse, sise au milieu des pelouses glissant vers la rivière, est blottie au pied des collines dans un tendre vallon planté d'ormes, de frênes et d'ifs. Dès le premier regard, mon imaginaire de noble Écossais est comblé par les grands murs de pierres rouges et grises, les larges fenêtres à croisillons aux boiserie peintes en blanc, les toits ardoisés imposants, les cheminées d'où s'échappe la noire fumée des feux de tourbe et le beau perron de pierre. Il émane de cette demeure au charme désuet la douce mélancolie d'une ballade écossaise. En pré-



tant l'oreille, on croirait presque entendre, portée par les ailes bleutées des palombes, la plainte lancinante des cornemuses.

Sur le pas de la porte, Aileen, "ma" cuisinière, m'accueille. C'est une solide matrone à la forte poitrine reposant sur le ventre. Son visage rond est encadré par de courts cheveux blonds: la version féminine du frère Tuck, le moine de Robin des Bois. Son regard bleu pâle affiche cette rassurante bonhomie des gros me laissant augurer de petits plats délicieux. D'ailleurs, à peine ai-je le temps de poser à terre mes bagages qu'elle m'entraîne vers une table au bord d'un bow-window, dans la majestueuse salle à manger. De là, la vue s'étend sur le miroir glacé

des eaux du lac s'illuminant sous les rayons obliques du soleil couchant. Au cours du repas, pénétré par la solitude, étourdi par le silence, je laisse grandir ma nostalgie pour retrouver mes souvenirs dans ce havre de paix. Après le repas, Aileen partit – j'avais vu juste, c'est une excellente cuisinière –, je me retrouve seul dans "mon" manoir. J'emprunte un bel escalier de pierres pour accéder à ma chambre. La vaste pièce, avec ses deux fenêtres, offre une vue dégagée sur les collines et le

lac. Après avoir déballé mes affaires, poussé par la curiosité, je décide d'explorer les lieux. Dans les couloirs, malgré l'épaisse moquette, les lattes de bois du plancher craquent sous mes pas. Les lits sont défaits dans les autres chambres; certains sont encore éclairés. Un chauffage d'appoint encore chaud, toujours branché sur sa prise électrique, me laisse présumer du départ précipité des derniers occupants de l'une d'elles. J'ai le sentiment d'une présence étrangère. Le crépuscule s'installe. Je prends brutalement conscience de mon isolement. L'angoisse me gagne. J'essaie de me raisonner: certes, je suis seul dans un manoir au fin fond de l'Écosse, mais je n'ai pas

"Je suis le roi d'Écosse"



à redouter ici les noirs dangers de l'Afrique, les solitudes glacées de la Sibérie, ni les pièges de l'Asie centrale. Cependant, je ne trouve pas le sommeil. Mon imagination galope. L'Écosse n'est-elle pas habitée par des fantômes? Vont-ils se manifester avec la nuit?

Le lendemain de mon arrivée, je fais la connaissance de "mon" garde-chasse à la fin du breakfast. Bill, en pur produit de la lande écossaise, est bâti comme un pilier de rugby avec son mètre quatre-vingt-cinq et ses deux cent quarante livres. Il a un visage régulier avec un menton carré, des yeux bleus au regard observateur et des cheveux blonds. Affable, d'emblée il me plaît. Il affiche l'assurance d'un homme connaissant parfaitement son métier et, tout de go, nous allons cibler la carabine dans un vallon.

Nous partons vers 9 heures car, ici, il n'est pas nécessaire de se lever à l'aube pour approcher les chevreuils. La Land Rover parcourt les pistes escarpées d'une vallée. Au bout de quelques kilomètres, Bill stoppe et nous prenons nos jumelles pour examiner les flancs des collines. N'y découvrant que des chevrettes, nous avançons d'un kilomètre environ. Un jeune brocard frotte ses bois sur des racines de bruyères. Nous convenons de l'approcher. En descendant vers la rivière, nous surprenons un autre couple de chevreuils: ils fuient en aboyant vers le fond du vallon. Mon pied s'enfonça dans



PHOTO: GLOVER/MILANAF - JMB/QUELLETOURISTE - AGENCE/STEF

l'herbe grasse et les mousses comme sur la moquette d'un grand hôtel. Nous remontons la rivière sur plusieurs centaines de mètres quand Bill s'agenouille auprès de l'un de ses pièges. Il y trouve la dépouille d'une hermine en mue d'été dont il fait disparaître la queue dans la poche de sa veste. L'approche reprend. Nous grimpons maintenant à flanc de colline. L'épais couvert des bruyères se couchant sous mon poids me procure la sensation de flotter sur le sol. Il marche à si grandes enjambées que, parfois, je suis contraint de me hâter pour rester collé à son dos. Nous bousculons un couple de grouses. La surprise du bruyant envol des oiseaux me fait taper le cœur. La pente est raide. Je transpire sous ma veste de chasse, la sueur perle sur mon front, mes cheveux sont mouillés sous mon chapeau de tweed.

BROCARD À TULCHAN LODGE.

EN HAUT À GAUCHE, NOTRE GUIDE BILL EN PLEINE ACTION AVEC SA LONGUE-VUE. CI-DESSUS, UN RAMPING SUR LE MOOR: LES CHEVREUILS VALENT BIEN CELA... ET, PAGE DE DROITE, LA RIVIÈRE ILA. GRANDIOSE!

Quand nous passons sous leur vent, à nouveau, un couple de chevreuils se défile en silence. Nous grimpons encore pendant un bon quart d'heure avant de faire une halte. Je me couche dans la bruyère tandis que Bill sort la carabine de son étui de feutre. Notre chevreuil est à quelques centaines de mètres.

Je suis serein, je ne doute pas de tirer bientôt le premier chevreuil de mon séjour. Ensuite, nous rampons pour éviter le regard des deux chevrettes sur le qui-vive, encadrant le brocard. Elles sont sur le point de donner l'alerte quand le coup de feu claque sur la lande. La voiture n'étant qu'à quelques centaines de mètres, nous rentrons.

Vers 13 heures, seul dans mon manoir, j'avale dans la vaste cuisine, aux murs décorés de trophées de cerfs et de chevreuils, les délicieux sandwiches de ma cuisinière, avec un thermos de thé. Puis, dans le salon bleu, j'allume la cheminée qu'Aileen a chargée à mon intention et je me cale dans un fauteuil club. Il y a, à ma disposition, télévision satellite, lecteur DVD et autres commodités, mais je choisis de me plonger dans une revue de chasse. Une heure plus tard, lassé de



"Je suis le roi d'Écosse"



MARCHER DANS LES MOORS N'A RIEN
D'UNE PROMENADE DE SANTÉ!
CI-CONTRE, LES CHEVREUILS SONT
DEVANT, LA PLUIE AJSSI...
ET LA PLUIE D'ÉCOSSE EST LOIN
D'ÊTRE UNE PETITE ONDÉE DE PLAINE!

lire, pressé d'écrire, j'installe mon ordinateur dans la salle à manger. Bill me sort de mes écritures vers 17 heures. Le succès du matin ne m'incite pas à repartir, mais il me convainc en m'assurant d'une prochaine dégradation de la météo.

D'emblée, depuis la piste, nous apercevons sur la colline une harde de cerfs au gagnage. Il y en a tant sur le domaine que les biches viennent brouter le soir sur les pelouses du manoir. Plus loin, le versant au couchant nous livre, presque à son sommet, un couple de chevreuils dont un brocard à la jolie parure. Nous décidons d'escalader la montagne. Une heure plus tard, nous nous couchons dans l'herbe pour faire une pause. En bas, dans la vallée, le manoir est pelotonné dans son bosquet. L'une de ses cheminées fume encore du feu que j'y ai allumé. La rivière, comme un grand serpent argenté aux écailles glacées, file vers le sud. Le vert sombre des forêts de résineux s'accroche aux pentes. Le moutonnement jaunâtre des pâturages enherbés recouvre les versants. Par places, les bruns rougeâtres des bruyères mouchettent le sol. Dix minutes



PHOTO ALBERT BICOTE

plus tard, nous repartons à l'assaut de la colline. Bill devant moi monte encore et encore. Il a un chevreuil dans la tête; rien d'autre. Alors, je le suis. De temps à autre, nous jetons un rapide coup d'œil dans nos jumelles.

Quand nous parvenons enfin au contact, le brocard est masqué par une butte. Nous avançons à l'aveuglette; soudain, la femelle est là, trop près. J'ai le cœur qui s'emballe: si elle lève la tête, ils vont s'enfuir. Nous reculons de quelques dizaines de mètres tout en restant sous le vent. Puis, nous couchons dans l'herbe, nous rampons vers le brocard. Bill me passe la carabine. Je cale mon œil dans la lunette et j'attends. Le temps passe: je bous. L'animal expose enfin son travers. Je presse la détente. C'est un joli petit six cors, aux bois étoffés et perlés, aux pivots solides et aux pointes acé-

rées. Il m'apparaissait si grand dans mes jumelles ce joli brocard, il est si petit maintenant, les pattes repliées sous le poids de son corps. Au-dessus de nous plane déjà, dans le ciel gris, un rapace attiré par la tripaille fumante que Bill extirpe de la carcasse. Mon âme glisse vers la vallée pour rejoindre la rivière emportant, dans ses eaux noircies de tourbe, la sombre certitude d'une fin, comme cette mort que je viens de donner. La tristesse ternit mon succès et

l'angoisse du soir me gagne comme quand, enfant, la peur du noir me paralysait.

Sur le chemin du retour, Bill traîne, dans la pente, le corps ensanglanté du chevreuil à l'aide d'une cordelette passée autour de son cou. Au gré des inégalités du sol, la tête de l'animal s'incline d'un côté, la dépouille bondit de l'autre, et les membres se dressent, grotesques, vers le ciel comme ceux d'un pantin désarticulé. Quelle horreur de voir mon brocard naguère si fier, dès lors réduit à l'état d'un tas de viande en déplacement. Je lui fais la remarque que, moi, mes chevreuils de Lozère, je les ai tous ramenés dans un sac à dos sur des kilomètres de piste sans les trimballer sur le sol comme des sacs de patates. Pragmatique, il me répond: « Qu'est-ce que ça change? Il ne nous reste plus qu'à rentrer! »



Le soir venu, dans ma chambre, les fantômes restent muets. Après une bonne nuit au cours de laquelle j'ai dormi comme si j'étais le maître des lieux, je retrouve mon garde-chasse à 9 heures, le lendemain matin. Bill avait raison : le temps a changé ! Il fait froid, un violent vent d'est balaie les collines, et une pluie fine et glaciale me pique le visage lorsque je sors du manoir. Nous filons vers le nord et dès qu'il s'arrête au bord de

la piste, nous prenons nos jumelles. Les flancs des collines se dressent devant nous comme des murs de paille jaunâtre sur lesquels les taches sombres des landes de bruyères dessinent d'imprécises et étonnantes arabesques. La langue des *moors* est écrite là, sous nos yeux. Nous essayons d'en percer les mystères avec nos jumelles. Une harde de cerfs retient notre attention un moment. Une chevrette effrayée dévale la pente à grands bonds, avant de disparaître derrière un chaos de roches. Mais pas de chevreuil.

Plus loin, à la frontière du domaine, de hautes montagnes calottées de neige circonscrivent une belle vallée dans laquelle on imaginerait, aisément, le chatoiment des tartans multicolores de milliers de fantassins écossais se heurtant aux cuirasses argentées des troupes anglaises. Nous descendons de la voiture



pour faire quelques photos. Le vent violent m'arrache mon chapeau. Siffle alors à mes oreilles ce qui aurait pu être la clameur des combats, les cris des blessés, les râles des agonisants et les chants de gloire des vainqueurs. Découragés, nous prenons le chemin du retour.

Quelques kilomètres plus loin, la pluie cessant, l'espoir renaît. Un pâle soleil essaie de percer le voile cotonneux des nuages. Nous localisons enfin un couple de petits cervidés. Pas de doute, il y a un beau brocard. Laisant la voiture au bord de la rivière, nous grimpons pendant une heure de hautes bruyères ressuyant sur nos vêtements. Sur place, les inégalités du terrain nous masquent notre proie. Nous déployons des trésors d'agilité, pour étouffer le bruit de nos pas dans les rocailles. Nous cherchons en vain pendant une bonne demi-

LE BROCARD EST PRÈS, PRESQUE TROP PRÈS... EN HAUT À GAUCHE, BREF CONCILIABULE ENTRE LE GUIDE ET UNE DIANE CHASSERESSE AVANT DE PASSER À L'ACTION... CI-DESSUS, ON SORT LA CARABINE !

heure, en usant de mille précautions. Quand enfin nous localisons le brocard, Bill sort la carabine de son étui. Trempés des pieds à la tête, nous rampons maintenant, mètre par mètre, sous la menace d'une saute de vent ou d'un brusque écart du

chevreuil qu'un sixième sens aurait alerté. La crosse de la carabine prend place au creux de mon épaule. Deux secondes plus tard, le chevreuil tombe. Au retour, alors que Bill traîne le chevreuil à bout de bras, une compagnie de grouses caquetant de colère vers la vallée, tandis que des lièvres variables exposent leurs culs blancs en bondissant de leurs gîtes. Les nuages s'épaississent au-dessus de nos têtes. La pluie tombe à nouveau. Il faut rentrer.

Le lendemain matin, j'ai un tambour sur le front, mais Bill ne semble pas souffrir de la gueule de bois. Il est sans doute plus sensible que moi aux vertus thérapeutiques de l'eau d'Écosse, dont la douceur est essentielle à la réalisation du whisky que nous avons bu la veille au soir. Nous partons vers l'ouest. Au fur et à mesure que nous prenons de la hauteur, les

"Je suis le roi d'Écosse"



UNE BELLE CHASSE POUR UN JEUNE NEMROD AUX ANGES. CI-CONTRE, BILL AU SOMMET DES COLLINES. EN DESSOUS, BILL (À DROITE), LE "ROI D'ÉCOSSE" (VOTRE SERVITEUR) ET MON CHEVREUIL.

gorges profondes des torrents cisailent les montagnes. Les éboulis rocheux s'amoncellent en chaos fantastiques. Les courbes des sommets découpent le ciel. Dans les vallées, que l'étendue de notre vue embrasse maintenant, les rivières d'argent serpentent jusqu'à des lacs étincelants comme des miroirs. Parvenus au sommet de la montagne, nous stoppons la voiture. La stratégie de Bill est simple : descendre à pied dans la vallée en inspectant les flancs des collines à la recherche d'un chevreuil.

Nous foulons silencieusement l'épais tapis des graminées, des mousses et des lichens, tout en admirant le paysage. Les versants abrupts des collines forment un cirque presque parfait s'ouvrant sur le ciel comme un vaste Colisée. Au fond, une petite rivière, charriant ses eaux tourbeuses comme un whisky des Îles, se dérobe par un mince entonnoir creusé dans les rochers. Les doux alpages enherbés en tapissent les flancs comme la feutrine des mallettes à fusils de Purdey. C'est splendide et j'ai du mal à en détacher mon regard, quand Bill me sort de ma rêverie : il y a un couple de chevreuils au fond du cirque. Nous approchons rapidement en glissant sur la pente herbeuse. Quelques rochers épars nous offrent parfois un masque inopiné. La chevrette s'alerte en levant brusquement la tête. Nous stoppons, figés. Elle s'apaise ; nous avançons. Mon cœur cogne dans ma poi-



trine aussi fort que lorsque j'ai approché mon dernier éléphant. Elle disparaît derrière un méplat. Le brocard la suit. Il traîne. Couchés dans l'herbe, on est très près. Elle fait un pas en avant, se ravise, fait un écart à droite, hésite, revient sur la gauche. Elle feint de brouter, puis relève aussitôt la tête. Le brocard arrive. Mon pouls s'accélère. Je serre la carabine, l'œil dans la lunette. Il pénètre dans le champ de l'objectif ; c'est trop tard, il est mort.

Lors du dernier jour, je décide d'aller pique-niquer au bout de la vallée en remontant le cours de la rivière. L'Écosse sous le soleil, c'est la Joconde qui ritait aux éclats. Le vent a tourné, une fraîche brise me caresse le cou. Le ciel est bleu, parsemé de beaux nuages blancs qui, en jouant avec le soleil, font varier la lumière. L'air est limpide et clair comme les jours de mistral dans le Midi. Les farouches bruyères s'assombrissent sous le passage des nuages

filant vers le nord. Les paisibles herbages s'illuminent sous les rayons du soleil printanier. Au bas de la piste, les reptations argentées de la rivière bruissent. Mes pas chassent un couple de canards sauvages décollant bruyamment vers le sud. Plus loin, un héron s'envole interrompant sa pêche. Ailleurs, des bécassines sourdes s'éparpillent dans les vasières. Au-delà, où s'ouvre la vallée, des huîtres-pies dérangés s'élèvent en vociférant dans le ciel. Le grand cirque se déploie sous mes yeux au rythme de mon approche. La rivière s'étale et les ruisseaux s'y jetant frémissent en glissant des versants. Des grouses s'appellent.

Je siffle. L'instant d'après, je fredonne. Puis, je chante à tue-tête, tout seul, là, au pied des collines, au cœur de ce cirque, comme sur la scène d'un opéra. Je crie ma joie. J'implore les collines, j'interpelle les montagnes, j'appelle à moi les cerfs, les chevreuils, les lièvres et les oiseaux. Je m'agenouille sur la pelouse, levant les bras au ciel en brandissant mon bâton, je hurle : « Je suis le roi d'Écosse ! Je suis le roi d'Écosse ! »

Nous remercions Augustin Motte de l'agence Orchape qui nous a aidés à la réalisation de ce reportage.

Agence Orchape,

2 bis et 4, rue d'Armaillé, Paris XVII^e.

Tel. : 01.40.55.40.40 et www.orchape.com

Email : info@orchape.com